Shakespeare, Nouveau-Mexique

Valeria Luiselli

Number 71, Winter 2018

Les nouveaux romanciers mexicains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Luiselli, V. (2018). Shakespeare, Nouveau-Mexique. *L'Inconvénient*, (71), 13–18.

SHAKESPEARE, NOUVEAU-MEXIQUE

Valeria Luiselli

Quand est-ce qu'on va arriver ? demandèrent-ils.
Combien de temps encore ? insistèrent-ils.
C'est toujours pareil. Sitôt refermées les portières de la voiture, les enfants doivent obtenir la confirmation que le voyage aura une fin.

Je leur répondis qu'il restait encore deux heures et que nous allions arriver vers la tombée de la nuit. Je ne pense pas que le contenu de ma réponse leur importait vraiment. Leurs questions étaient une forme de protestation, c'est tout. Protester parce que. Mais c'était peut-être aussi une façon de nous dire qu'ils ne supportaient pas qu'on leur présentât le dos, qu'ils n'aimaient pas ne pas être vus par nous. Cela les inquiétait certainement de n'apercevoir que la cime de nos deux têtes qui dépassaient des sièges avant : mon haut chignon un peu de travers comme celui d'un samouraï décrépit ; et les ondulations noires et clairsemées de leur père. Vus d'en arrière, nous devions constituer un spectacle assez triste. Un homme quelconque et une femme quelconque, ex-danseurs des ballets folkloriques *Quetzalcoatl Benito Bravo* de Chicago, deux êtres résignés face à la ligne droite de la route qu'ils suivaient avec la même docilité que tout le reste.

Alors que nous traversions l'immense pays, leur père leur racontait parfois des histoires – tristes, clairsemées et ondulées elles aussi. Quand c'était mon tour de fournir le divertissement, je n'avais pas d'histoires à raconter, mais des devinettes que j'avais apprises il y a tant de vies déjà que j'en avais oublié les solutions : un cow-boy entre dans une cantine, complètement mouillé, demande un verre d'eau, le cantinier dégage un pistolet, le cow-boy dit « merci » et sort de la cantine.

Maman, est-ce qu'il est important de savoir qu'il est mouillé pour résoudre la devinette ? demanda le plus grand.

Oui.

Très mouillé, maman ? renchérit le plus petit.

Je n'ai pas dit qu'il était très mouillé.

OK, dirent-ils en chœur, et ils se lancèrent dans de lon-

gues délibérations à propos du cow-boy, du verre d'eau et du pistolet, puis leurs réflexions dévièrent et se dédoublèrent en un jeu doté de règles arbitraires et capricieuses, impossibles à comprendre ou à déchiffrer depuis les sièges avant. Comme cela se produit souvent, le jeu se transforma en une invention si échevelée qu'on ne pouvait plus y jouer sans débattre des règles. Ils se disputèrent jusqu'à ce qu'ils s'effondrent de sommeil. Ils s'endormirent quelques minutes à peine avant que nous stationnions la voiture à l'entrée du village. Ils dormaient tous les deux la bouche ouverte, la tête penchée sur le côté ou par en avant, dans des poses sinistrement semblables à celles de deux cadavres.

•

Nous découvrîmes rapidement la règle pour échapper à la lenteur et à l'ennui du déménagement du Midwest au sud-ouest du pays. Il fallait mentir un peu aux deux enfants. Si nous suscitions des attentes élevées à propos du lieu où nous allions passer les prochains mois, si nous racontions des histoires exagérées et fausses concernant ce lieu, l'effort leur serait beaucoup plus tolérable et, conséquemment, à nous aussi. Cela n'importait pas si, plus tard, la réalité trahissait complètement leurs attentes. De toute façon, avons-nous pensé, les déceptions forment le caractère. Avec ce qui leur arrivait, ils n'avaient pas la vie facile. Une vie tolérable et peut-être stable, mais pas facile. Après avoir incarné des *chinelos* et des vieillards¹ pour les ballets folkloriques, il leur fallait être des acteurs pour vrai.

•

Nous avons commencé à passer des auditions deux années plus tôt pour la *Southwestern Reenactment Guild*. Nous avons vu l'annonce dans une école secondaire de Chicago où nous avons dansé tous les quatre *Los Diablos*,

Las Tortugas et *El Toro de Petate*. Elle était collée au mur de la loge des artistes : on cherchait des familles prêtes à s'installer dans le sud du Nouveau-Mexique ou en Arizona, aucune expérience de jeu n'était requise, et les acteurs devaient être âgés entre quatre et soixante-cinq ans. Un appel au numéro indiqué nous avait apporté les autres renseignements : les auditions auraient lieu durant la dernière fin de semaine de mars dans un auditorium public de Tucson, la scène à jouer durait trois minutes, et les réponses suivraient le dimanche soir par courrier électronique. Le contrat des personnes sélectionnées débiterait le 1^{er} septembre de l'année courante.

Mon mari était plus enthousiasmé que moi par cette éventualité d'un déménagement dans le Sud-Ouest en tant qu'acteurs de reconstitutions historiques. Il en avait marre des *huapangos* et des *jarabes*², et il pensait que, pour le bien de nos enfants, nous devions essayer de mieux nous assimiler aux habitants des États-Unis. Je n'étais pas aussi convaincue que lui. Ma seule expérience de jeu avait été humiliante. À douze ou treize ans, alors que je vivais encore à Indianapolis, j'avais mémorisé le monologue de Macbeth – « Demain, et puis demain, et puis demain » – lorsque Lady Macbeth finit par se suicider et que les soldats anglais, guidés par Malcolm, sont sur le point d'entrer dans le château pour détrôner le roi illégitime et le tuer. Quand je passai l'audition pour le rôle, on me félicita pour ma bonne mémoire, mais on me proposa plutôt un rôle d'arbre. Les arbres étaient importants : en réalité, il s'agissait de soldats déguisés, qui avançaient couverts de feuilles et de branches depuis la forêt de Birnam jusqu'à Dunsinane au moment de l'ultime trahison. Mais ils n'avaient aucune tirade à réciter. J'ai dignement rejeté l'offre et ne me suis plus jamais approchée de l'avant-scène en qualité d'actrice. Toute ma vie j'ai joué des paysannes, des Vêracruziennes, des Indiennes et même des combattantes de la Révolution, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'ouvrir la bouche dans aucun scénario, comme si je n'avais pas toutes les raisons de sourire en faisant mes égayantes claquettes.

Au mois de mars, nous nous envolâmes tous les quatre vers Tucson à partir de l'aéroport O'Hare de Chicago. Nous jouâmes les rôles de Billy the Kid, Jane Mean Carrol, Big Nose Kate et Doc Holliday. Nous ne fûmes pas embauchés. Dans la lettre de refus qui suivit, on nous informa que, étant du Mexique, il nous était recommandé d'auditionner pour des rôles de Mexicains, au lieu de ceux que nous avions choisis. Nous en discutâmes et convînmes que nous pourrions commencer par là, puis gravir les échelons petit à petit vers d'autres rôles plus importants.

Pour le second essai, au mois de mars de l'année suivante, nous nous préparâmes un peu mieux. Nous étudiâmes l'histoire de la région, visionnâmes des films classiques – comme *Stagecoach* – et modernes – comme *Tombstone*. Nous révisâmes quelques scénarios de films et textes de théâtre où figuraient des *bandidos* ou des familles mexicaines, mémorisant des scènes et nous imprégnant des gestes, accents et manières de l'ancien Sud-Ouest. Au bout du compte, j'ignore si toute cette préparation s'avéra utile pour les auditions. La seule chose que mes deux enfants eurent à faire, ce fut de demander la charité dans une station de chemin de fer où une

fusillade allait éclater. À moi, on me demanda simplement d'apparaître dans une fenêtre fictive et de hurler « Juan ». Je le fis plutôt bien. La scène de mon mari était celle qui requérait le jeu le plus élaboré. Il s'agissait de la reconstitution d'un affrontement qui avait eu lieu en 1879 entre un bandit mexicain et le shérif de la ville de Cochise en Arizona. Après une fusillade à bout portant venait ce dialogue :

Shérif : Tu vas encore faire des tiennes ou tu vas rester tranquille à perdre ton sang ?

(Le bandit mexicain perd son sang, puis meurt.)

Shérif : C'est bien ce que je pensais.

•

La réponse arriva un jour plus tard, le lundi soir, alors que nous étions rentrés en Illinois. On avait le plaisir de nous informer que, parmi les deux familles mexicaines qui s'étaient présentées, la nôtre avait été choisie. On avait aussi le plaisir de nous informer que nous n'avions pas obtenu les rôles pour le village de Tombstone, en Arizona, qui bénéficiait d'une tradition robuste et bien établie dans le domaine des reconstitutions historiques, mais pour le village de Shakespeare au Nouveau-Mexique, un hameau funeste en banlieue de Lordsburg, où nous attendaient une cabane minuscule et un salaire commun de vingt mille dollars pour toute la saison. Mais la décision était prise et nous ne pouvions plus reculer. Quand je dis à ma mère au téléphone que nous partions vivre à Shakespeare et que nous allions y passer sept mois – de juin à décembre –, elle manifesta peu d'intérêt pour mes explications passionnées, hormis celle qui signifiait que je serais actrice de reconstitutions historiques, et elle répondit simplement :

Ne compte pas sur moi pour aller vous voir. C'est plein d'assassins blonds par là-bas.

Je laissai son amertume glisser sur moi. Remplis d'enthousiasme pour la vie qui nous attendait, nous empaquetâmes le peu de choses que nous allions transporter avec nous jusqu'à l'autre bout du pays.

•

De 1870 à 1890 – les décennies durant lesquelles se produisirent les événements réels que nous allions reproduire en tant qu'acteurs – une vingtaine de Mexicains vécurent à Shakespeare : des mineurs, des ouvriers et des servantes. Notre famille incarnait les Baca : Juan Baca (trente-cinq ans), Juana Baca (vingt-huit ans), Teresio Baca (six ans) et Victor Baca (quatre ans). Comme il y avait, dans ce village, plus de rôles masculins que d'acteurs disponibles, mon mari jouait parfois aussi le Mexicain criminel, le Mexicain contrebandier ou le Bandit mexicain, selon les besoins, à condition que le rôle n'entrât pas en conflit avec les scènes où il incarnait le rôle de Juan Baca, qui était journaliste.

Shakespeare avait été fondé en 1856 et fut refondé ensuite à quelques reprises sans grand résultat. En 1879, il y eut un petit boom minier, mais le village ne le trouva pas d'une envergure suffisante pour bâtir une école ou une église.

Construit à cette époque, le chemin de fer tissait à travers tout le pays un réseau commercial unique et vigoureux, mais il passait à trois milles du village, à Lordsburg, ce qui acheva d'enterrer dans la poussière les bâtiments de ferme de Shakespeare, qui s'assoupit aux environs de 1893, privé de tout habitant. En 1935, Frank et Rita Hill achetèrent le village abandonné ou ce qui en restait pour y installer un ranch. Quand celui-ci fit faillite, ils transformèrent le village en ce décor rachitique de reconstitution historique où nous venions d'aboutir. À la mort de la famille Hill, qui avait voulu préserver, sans grand succès, les traditions du village et ses divertissements, la compagnie de Tucson qui nous avait fait passer des auditions acheta la concession du village, avec l'intention d'y faire un maximum de profits et un minimum de dépenses.

Nous fûmes accueillis à Shakespeare par Doc Holliday, homme taciturne et boiteux, qui ne tarda pas à comparer sa misère avec la nôtre. Pendant qu'il nous conduisait à notre cabane, à l'extrémité est du village, il nous confessa qu'il aurait préféré lui aussi incarner le Doc Holliday de Tombstone, plutôt que celui de Shakespeare. Il avait travaillé deux saisons là-bas, et le salaire ne lui suffisait pas pour entretenir dignement sa famille qui vivait en Californie. Il avait fait des démarches pour retourner auprès des siens, et pendant un certain temps il s'était préparé en secret pour l'audition de Mickey Mouse à Disneyland – un poste dont le salaire était trois fois plus élevé que celui de Doc Holliday. Il ne voyait pas le jour où il pourrait s'en aller de Shakespeare.

Nous apprîmes aussi de lui qu'en plus de recevoir des salaires médiocres, les acteurs de Shakespeare travaillaient beaucoup plus que ceux de Tombstone ou de Disneyland. Pour que Shakespeare soit une affaire rentable, la compagnie qui gère les reconstitutions historiques avait décidé que nous devions offrir une expérience « plus réelle que la réalité ». Concrètement, cela voulait dire que les acteurs de Shakespeare devaient vivre ici-même, s'habiller tous les jours en vêtements d'époque et incarner continuellement des personnages, de sorte que, quand un touriste se présentait au village, il pouvait éprouver la sensation d'être un voyeur dans un lieu réel et non juste un membre du public assistant à un spectacle artificiel et éphémère.

En plus de la représentation fidèle de la vie quotidienne à la fin du dix-neuvième siècle, nous offrions la reconstitution des sept événements emblématiques qui firent de Shakespeare un village de cow-boys respectable : « Juste un diamant », « Mort pour un œuf », « Happy Bob poursuit son chemin », « Ici, après ces branches », « La pendaison d'Arkansas Black », « Silver Nuggets visite Shakespeare » et « Mort d'un entrepreneur du gouvernement ». Les sept épisodes étaient joués de façon spontanée, jamais programmée. C'est-à-dire que, lorsqu'un des acteurs impliqués dans telle ou telle scène prononçait une phrase tirée d'une de ses répliques, alors la scène en question démarrait à partir de là. Par exemple, si l'acteur qui jouait Ross Woods entra à l'hôtel Stratford un matin et disait : « Servez-moi un œuf, s'il vous plaît », on allait réveiller Bean Billy Smith, qui dormait à l'étage, pour qu'elle descende illico et se mette à insulter Ross Woods en train de déguster le dernier œuf en cuisine. Laisant ses couverts

dans son assiette vide, Woods quittait alors la salle à manger, allait à sa chambre chercher son pistolet et, depuis le seuil de la porte, le déchargeait en direction de Bean Billy Smith en ratant la cible. Finalement, il recevait un coup de feu qui le faisait chanceler et balbutier des insultes diverses jusqu'à ce qu'il s'effondrât, parfois debout dans l'escalier, parfois sur une table, parfois sur le sol. Ainsi se concluait « Mort pour un œuf ». Après cela, chacun d'entre nous pouvait vaquer à ses occupations jusqu'à ce qu'une autre phrase, prononcée au bureau de poste ou au magasin général, enclenchât « Juste un diamant » ou « La pendaison d'Arkansas Black ».

La scène favorite des enfants était « Ici, après ces branches », au cours de laquelle les cow-boys Sandy King et Russian Bill se faisaient lyncher. La reconstitution commençait lorsque notre chef de police et bourreau, Dangerous Dan Tucker, se rendait compte que Sandy King et Russian Bill lui avaient volé quelques vaches. Dangerous Dan Tucker était connu pour être sans merci et pour vouer une haine féroce à l'endroit des Apaches, des Mexicains et des étrangers en général. Je ne m'aventurais jamais près de lui, et pas parce que l'acteur correspondait au personnage. En découvrant qu'on lui avait volé des vaches, il mettait sur pied un comité de surveillance et de justice composé de lui-même et de son laquais, le cantinier Jim Carroll. Après avoir jugé les criminels, ils se chargeaient tous deux de les suspendre devant le commissariat. À ce moment, les quatre enfants du village sortaient en courant de leurs maisons : mes fils Teresio et Victor Baca, le terrible John Wray, fils d'un mineur allemand et de la serveuse de l'hôtel Stratford, et Nimmi, la fillette apache captive qui vivait avec Dangerous Dan. Les enfants se postaient devant les corps de Sandy King et de Russian Bill, puis ils leur lançaient des pierres et des poignées de sable. Certains soirs, les généreux rayons du soleil couchant les illuminaient, et ils étaient alors beaux à voir, tous les quatre, impudents et cruels, lançant des paquets de sable doré sur les deux cadavres suspendus en riant aux éclats.

Au début, nous attendions tous avec diligence les phrases qui déclenchaient nos scènes respectives. Parfois, nous passions des heures à répéter une même scène, en introduisant des variations minimales, jusqu'à des dizaines de fois. À mesure que passaient les mois, quelques acteurs devinrent fatigués de la routine. Un matin de septembre, la serveuse du Stratford blessa ainsi Ross Woods avec un couteau émoussé lorsque, nouvellement ressuscité de sa quatrième mort d'affilée, il répéta : « Servez-moi un œuf, s'il vous plaît. »

Mais il n'en fut pas ainsi en ce qui me concerne. Je ne me suis jamais lassée de nos reconstitutions. Au fil du temps, je me suis approprié mes scènes avec amour et professionnalisme. Je vouais à mes reconstitutions la dévotion et l'attention que méritait Shakespeare. Nous étions comme une troupe de cirque, sauf qu'au lieu d'aller vers le monde, c'était le monde qui venait à nous. Nous vivions de façon très libre, loin des institutions castrantes, loin de la servitude des technologies inutiles, loin aussi du pays qui progressait au-delà du dernier refuge de notre village. Juan et Doc Holliday passaient presque toutes leurs journées ensemble, et bientôt l'entrepreneur du gouvernement, qui vivait à quelques maisons

de la nôtre, les rejoignit. Tous les matins, Nimmi venait me visiter, la fillette apache qui en réalité provenait d'une famille de réfugiés tamouls et qui avait grandi à Tulsa dans l'Okla-homa. Nous prenions une tasse de café au lait et une tartine à la crème en silence, pendant que mes enfants nettoyaient la porcherie et s'occupaient de l'enclos à l'arrière. Après, elle m'aidait à me débarrasser des bestioles dans les sacs de haricots et de lentilles, et moi je l'aidais à moudre des noix et des graines d'acacia que nous mélangions pour faire du pain.

•

Dangerous Dan et Doc Holliday eurent un affrontement particulièrement sanglant avec Billy the Kid, le fameux délinquant qui revenait de temps à autre à Shakespeare pour y embêter tout le monde. À la tombée du jour, Billy the Kid enfonçait d'un coup de pied la porte de notre cabane, à la recherche de son ennemi Doc Holliday. Les mains agrippées à sa ceinture, il se tenait debout au milieu de la pièce et nous toisait d'un air hautain en dépit de sa petite taille, pendant que nous soupions. Furieux de constater que Doc Holliday n'y était pas, il faisait sortir Juan Baca de la cabane à la pointe de son pistolet puis allait l'attacher au poteau devant le commissariat où, certains soirs, si personne ne s'était chargé de les détacher, se balançaient encore les corps de Sandy King et de Russian Bill. Après avoir ligoté Juan Baca au poteau, il revenait à la cabane et me prenait en otage. Il me conduisait dans une chambre de l'hôtel Stratford, où il me violait. Le viol, évidemment, n'avait pas lieu, et notre scène se concluait quand il me plaçait, parfois avec des bourrades, parfois en me tirant par les cheveux, dans une pièce de l'hôtel qui servait de débarras. Nous devions patienter de dix à quinze minutes, après quoi je retournais à la cabane, et lui partait à la recherche de Doc Holliday en refermant les boutons de sa braguette. Il le rencontrait sur la place du village, où il essayait en vain de le tuer, avant de s'enfuir au galop dans l'obscurité vers Lordsburg en esquivant les tirs erratiques de Dangerous Dan qui sortait armé, à ce moment, du commissariat.

Billy the Kid se traînait également avec un aplomb tranquille. Il affichait un air distant, mais il ne semblait pas indifférent ni insensible au monde. Il était moins effrayant que dangereusement démuné, comme ces gringos adolescents qui un jour ouvrirent le feu dans leur salle de classe sans que personne s'y attendît, ni n'attendît quoi que ce soit d'autre de leur part. Ravagé par le soleil et la nicotine, son visage affichait une dureté désertique qui n'allait pas du tout avec ses yeux bleus à l'expression docile et presque bovine. Il préférait les sombreros mexicains aux chapeaux de cow-boy, avait tué sa première victime à dix-sept ans, survécu aux pillages des Apaches, attrapé des buffles, s'était enfui deux fois de prison, parlait l'espagnol, était un danseur remarquable et avait un sens de l'humour capable de désarmer n'importe qui. Ses derniers mots, il les avait dits en espagnol. Dans une cuisine obscure où l'attendait son assassin, le 14 juillet 1881, il avait demandé : « *Quién es ? Quién es ?* » avant de recevoir une balle mortelle dans la poitrine. De tous les personnages de Shakespeare, Billy the Kid était sans conteste le plus complexe,

le plus triste ; quelque chose dans ses yeux bleus suppliait muettement pour son salut.

•

La chaleur sèche et râpeuse de l'été passa et les vents rédempteurs d'octobre arrivèrent. Il nous restait moins de trois mois pour boucler la saison. Nimmi passait presque toute la journée avec moi dans la cabane, le plus loin possible de Dangerous Dan. Ross Woods avait quitté le navire, las des invectives chaque fois plus venimeuses de la serveuse du Stratford. Le pusillanime Doc Holliday ferait de même, sans avoir trouvé de travail sûr en Californie – ni comme Mickey Mouse, ni comme Shrek, ni même comme ce monstre rose et velu issu d'un film que seuls connaissaient mes garçons. À court de meilleures idées, chaque jour j'assassinai, avec l'appui de Juan Baca et une conviction déclinante, l'entrepreneur du gouvernement qui venait nous réclamer la vache que nous gardions dans l'enclos du jardin. C'était une fusillade interminable et de sang-froid, au terme de laquelle les meurtriers traînaient leur victime jusqu'au sommet de la colline à l'extrémité ouest du village, où ils creusaient une tombe et l'enterraient. Ainsi se terminait « Mort d'un entrepreneur du gouvernement ». Quelques minutes plus tard, l'entrepreneur assassiné ressortait de la fosse, en étirant d'abord le cou pour s'assurer qu'aucun touriste n'était témoin du changement de scène. Cette précaution était généralement inutile car presque personne ne venait nous visiter : des couples désorientés, des groupes de retraités, ou quelque bande de migrants qui traversaient la frontière en passant par Douglas ou El Paso. Ayant vérifié que personne n'arrivait, l'entrepreneur filait en bas de la colline jusqu'à sa diligence garée à l'entrée de Shakespeare. Il balayait la poussière de ses vêtements, se hissait sur la diligence, faisait avec elle le tour du village, puis la stationnait derrière un bosquet et rentrait à la maison. Là-bas, Juan et parfois Doc Holliday allaient le rejoindre, et ensemble ils enfilait des litres de bourbon qui toutes les nuits les faisaient tomber comme des arbres récemment coupés, là où ils étaient.

Après avoir joué ma scène avec Billy the Kid pendant plusieurs mois, j'anticipais avec nervosité ses irruptions dans notre cabane. Les après-midis où il ne s'était toujours pas présenté alors que le soleil commençait à se coucher, derrière la colline chauve que j'apercevais depuis la fenêtre de ma cuisine, me paraissaient gris et pathétiques. Je souffrais de ses absences de plus en plus fréquentes, au point d'envisager d'écrire à la compagnie pour me plaindre de son désintérêt manifeste pour son travail et ses responsabilités. Aussi commençai-je à me fâcher encore plus avec l'infâme Dangerous Dan, car ce sont ses intimidations qui finirent par chasser Billy the Kid de Shakespeare.

Avec la complicité discrète de Nimmi, il me vint à l'esprit que, si nous pouvions faire en sorte que la scène du lynchage de Sandy King et de Russian Bill précédât de quelques minutes l'irruption de Billy the Kid et mon enlèvement, et si celui-ci précédait tout juste la scène de l'entrepreneur, alors je pourrais prolonger mon séjour avec Billy the Kid à l'hôtel

Je suis ton Huckleberry Finn, me dit-il, pourquoi ne faisons-nous pas une compétition d'orthographe ?

Je ne compris pas le sens de cette allusion ni de la question, mais avec la main j'ouvris sa braguette et fouillai des doigts le tissu amidonné de son caleçon avant de trouver la fente par où pointait la tête d'un pénis qui corroborait sa bonne réputation. J'embrassai sa bouche d'un long baiser qui goûtait le sel pur. Puis je l'embrassai dans le cou et sur les lobes d'oreilles, sans cesser de promener mes doigts entre la tête de son pénis et les plis rugueux de ses testicules. À l'extérieur, des éclats de rire du public retentirent, suivis d'applaudissements précipités et de sifflements. Je pensai que Doc Holliday et Juan Baca se mettaient finalement en route vers la cabane pour rencontrer l'entrepreneur. Ou peut-être que les enfants étaient maintenant les otages de Dangerous Dan et jouaient avec lui à quelque version de Guillaume Tell – en utilisant des pierres en guise de pommes. Puis on entendit des coups de feu. L'érection qui s'était péniblement consolidée se désinfla entre mes mains, comme un ballon crevé.

Ils vont tuer l'entrepreneur du gouvernement ? demanda-t-il, solennel, voire sincèrement préoccupé.

Je ne pense pas, dis-je, en m'efforçant d'enserrer son bas-ventre avec mes cuisses.

Holliday va me rejoindre si je n'enfourche pas mon cheval à temps.

Ils doivent d'abord enterrer l'entrepreneur, lui dis-je, et j'essayai d'enlever le pistolet qui me faisait mal à la cuisse droite. Il était accroché à l'étui.

Je n'ai pas peur de mourir dans la bataille, mais je ne vais pas mourir comme un chien désarmé, dit-il.

Je me mis à rire, sans savoir s'il était sérieux en disant tout ce qu'il disait ou s'il était réellement incapable de parler avec moi comme si nous étions deux personnes adultes et normales, sur le point de baiser.

Tu sais ? Au moins deux cents personnes ont été assassinées dans le comté de Lincoln, poursuivit-il, mais ce n'est pas moi qui les ai toutes tuées.

Et ça, ça veut dire quoi ? demandai-je, maintenant impatiente, en me levant de la chaise pour réenfiler ma culotte.

Ça ne vaut pas les souffrances que je te fais subir, continua-t-il, comme un attardé.

Billy sortit sa boîte d'allumettes et s'alluma un autre cigare. Dehors, les rires et les applaudissements s'étaient éteints. Je me postai à la fenêtre. Il n'y avait plus personne sur la place du village, hormis Dangerous Dan, encore attaché au poteau, tellement endormi qu'il avait l'air mort, la tête pendante. Nimmi, à côté, le surveillait en pointant sur lui une carabine.

C'était le moment de mon entrée en scène. J'attrapai la chaise que j'avais quittée et, d'une seule volée, la fracassai contre sa tête. Il n'eut pas le temps de réagir. Sur son front coulait un mince filet de sang, son corps tout entier était inanimé. Son cigare tomba sur le sol et je l'éteignis de mon pied nu.

Je vérifiai que son pouls battait encore. Je le déshabillai et l'attachai à la chaise avec un bout de corde. On pourrait dire que, d'une certaine façon, je le violai. Que je dansai sur lui un

jarabe. Quand j'eus terminé, je déposai entre ses cuisses un bouquet de fleurs artificielles.

•

J'avais éteint la lumière de la chambre pour contempler par la fenêtre les étoiles fulgurantes du désert. Quand Billy se réveilla, environ une heure plus tard, j'étais affalée sur le sol, face vers le ciel, brûlant puis éteignant les allumettes qu'il avait abandonnées à côté de sa chaise en allumant son dernier cigare. Billy s'éclaircit la gorge et dit :

Les gens pensent que je suis mauvais. Mais si un jour je sors de cette cellule, je leur montrerai ce que c'est d'être vraiment mauvais.

Oui, Billy, oui, répondis-je.

Nous respirâmes côte à côte dans la pénombre puis nous entendîmes un craquement lent. La porte de la chambre s'ouvrit, laissant entrer la lumière du couloir de l'hôtel. De l'autre côté de l'embrasure se trouvaient, bourrés comme des trous, Juan, Doc Holliday costumé en Mickey Mouse et l'entrepreneur. Derrière eux, comme une sorte de chœur, un groupe de touristes octogénaires nous regardaient, tout sourires, prêts à savourer l'ultime scène que Shakespeare avait à leur offrir.

Qui est-ce ? Qui est-ce ? murmura Billy the Kid, qui n'était pas en mesure de se protéger contre la mitraille des appareils photo.

J'attrapai le revolver de Billy, qui était resté dans son étui, au milieu du fouillis de ses vêtements sur le sol. C'était mon heure. Je me levai et craquai une allumette pour mieux éclairer mon visage. Debout à côté de Billy, pointant son propre revolver sur sa tempe, je dis lorsque mourut la flamme de l'allumette :

Éteins-toi, courte chandelle !

La vie n'est qu'une ombre qui passe, un pauvre acteur

Qui se pavane et s'agite une heure sur la scène

Et qu'ensuite on n'entend plus. C'est une histoire

Contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur,

Et qui ne signifie rien.

Billy ferma les yeux avant que ne retentisse le coup de feu fumant. Il les rouvrit avec la rumeur des applaudissements qui commencèrent d'abord timidement, puis éclatèrent, pleins de ferveur. Juan Baca et l'entrepreneur, en se tenant par l'épaule, s'échangeaient une bouteille à moitié vide et, depuis leur nuage, me firent signe de trinquer moi aussi. Ils sifflaient avec enthousiasme. Doc Holliday avait retiré ses moufles blanches en peluche pour mieux applaudir et, derrière son gigantesque masque de souris, hurlait de retentissants braves. ■

1. Type de danseurs folkloriques du Mexique. Les vieillards font allusion à la *danza de los viejitos* (la « danse des vieillards ») qui constitue une parodie des descendants des conquistadors.

2. Danses folkloriques mexicaines.